HAL
open science

Les théories du texte contemporaines à l'aune des anagrammes

Pierre-Yves Testenoire

To cite this version:

Pierre-Yves Testenoire. Les théories du texte contemporaines à l'aune des anagrammes. Driss A., Achard-Bayle G., Reboul-Touré S. & Temmar M. Texte et discours en confrontation dans l'espace européen, Peter Lang, p. 447-462., 2018, 978-3-0343-2660-5. hal-02015081

HAL Id: hal-02015081

https://hal.science/hal-02015081v1

Submitted on 11 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les théories du texte contemporaines à l'aune des anagrammes

Pierre-Yves Testenoire
Sorbonne Université / Histoire des Théories Linguistiques

Les anagrammes dont il sera ici question sont les anagrammes de Ferdinand de Saussure[1], l'expression désignant à la fois une hypothèse scientifique et un objet culturel et matériel. L'hypothèse scientifique est celle que développe le linguiste, entre 1906 et 1909 : l'anagramme serait un principe de composition des poèmes anciens, principalement de la tradition gréco-latine. Les vers seraient composés à partir d'un lexème, que Saussure appelle « mot-thème », qui leur servirait de patron et qui régirait la distribution des phonèmes. Selon l'hypothèse saussurienne, les syllabes des « mots-thèmes », le plus souvent des noms propres présents dans les poèmes, seraient disséminés au terme d'opérations complexes dans la structure des vers.

Les anagrammes sont aussi des objets matériels et culturels : un corpus de textes manuscrits, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Genève (BGE). Ils forment un ensemble de plus de cent cahiers qui représente environ un quart des manuscrits saussuriens parvenus jusqu'à nous. Ces textes écrits il y a plus d'un siècle n'ont été découverts qu'un demi-siècle plus tard lors de leurs dépôts à la BGE par les fils du linguiste. C'est Jean Starobinski qui les a fait découvrir au début des années 60 en en publiant des extraits. Depuis, d'autres segments du corpus des anagrammes ont été publiés mais l'immense majorité des manuscrits reste encore inédite, ce qui continue d'alimenter approximations, rumeurs et fantasmes[2].

Si ces travaux ont connu une postérité vivace dans des champs disciplinaires variés – théories et sémiotiques littéraires, psychanalyse, philosophie… (Testenoire 2016) –, ils ont aussi, de façon sans doute moins visible, joué un rôle non négligeable dans le champ francophone des sciences du langage, et spécifiquement dans la conceptualisation de l'objet « texte ». On peut faire le constat qu'après l'abandon du paradigme structuraliste où la référence au *Cours de linguistique générale* jouait un rôle de légitimation fort, la référence à Saussure n'a pas disparu de l'horizon mémoriel des linguistes. La référence s'est déplacée vers d'autres aspects du corpus saussurien : les anagrammes, les légendes et plus récemment, avec la parution des *Écrits de linguistique générale*, les nouveaux manuscrits[3].

Ce qui intéressera ici dans les anagrammes n'est pas tant la démarche de Saussure que les interprétations qu'ils ont suscité depuis cinquante ans, et leur rôle dans la construction des théories du texte développées dans le cadre des sciences du langage. L'objectif n'est donc pas de confronter les interprétations des lecteurs de Starobinski à ce que serait la démarche originelle de Saussure ou à une hypothétique vérité tirée des manuscrits. La démarche est plutôt d'observer comment ce travail est interprété et réinvesti dans les théorisations linguistiques du texte. Pourquoi des chercheurs s'y réfèrent-ils ? Quels questionnements ou

[1] Conformément à l'usage de Saussure de ses écrits, nous employons le mot anagramme au masculin. Cette licence nous permet de distinguer l'anagramme saussurien (au masculin) de l'anagramme traditionnelle (au féminin) entendue, selon la définition du *Littré*, comme une « transposition de lettres, qui d'un mot ou d'une phrase fait un autre mot ou une autre phrase ».

[2] Pour une présentation plus approfondie des anagrammes, on se reportera aux cinq principales études qui leur ont été consacrées : Starobinski 1971, Wunderli 1972, Gandon 2002, Bravo 2011 et Testenoire 2013.

[3] Sur la permanence de la référence saussurienne dans les sciences du langage contemporaines et notamment dans le développement des linguistiques du texte et du discours : Cruz, Piovezani et Testenoire 2016.

quels concepts viennent-ils y chercher ? Quels aspects de la recherche saussurienne laissent-ils de côté ? Et finalement pour quelle conception du texte ?
Nous nous intéresserons à trois chercheurs de langue française qui ont, chacun, développé une pensée du texte spécifique et qui y ont intégré, à un moment ou l'autre de leur itinéraire, les anagrammes saussuriens. Ces trois chercheurs – à savoir Kristeva, Adam et Rastier – seront abordés successivement dans l'ordre chronologique de leur intérêt pour les anagrammes.

1. Kristeva : un paragrammatisme aux sources multiples

Après la publication du premier article de Starobinski sur les anagrammes, Kristeva et Derrida sont parmi les premiers à s'emparer de ce sujet. Les deux collaborateurs de *Tel Quel*, alors dans sa période textualiste[4], tirent des implications théoriques de leur lecture des premiers extraits d'anagrammes qu'ils intègrent dans leur projet de déconstruction de la sémiologie structurale. Les travaux de Kristeva, en particulier, imposent au tournant des années 60 et 70 le mot et le concept de « paragramme » au centre des débats sur le texte et la littérature[5]. La spécificité de la lecture kristevienne est d'articuler les anagrammes à une théorie du texte alors que la majorité des lecteurs de l'époque (Derrida, Lacan, Jakobson…) les reçoivent sous l'angle du signe hérité du CLG. Dans les articles que Kristeva écrit entre 1966 et 1969, l'objectif affiché est double : d'une part, fonder une conception du texte littéraire qui s'affranchisse de la subjectivité traditionnelle, d'autre part, créer un métalangage qui permette de décrire cet objet « texte », un métalangage, précise souvent Kristeva, dont les structures doivent êtres « isomorphes » aux structures des textes poétiques, d'où le recours, dans ses textes, à la formalisation et au langage mathématique. Ce projet de fondation d'une sémiotique littéraire est ce qui la rend attentive à la portée des considérations sur l'organisation textuelle contenues dans les manuscrits d'anagrammes. Dans ce projet, deux moments peuvent néanmoins être distingués du point de vue du rôle qu'y joue l'hypothèse saussurienne.

En 1966-1967, les propositions théoriques de Kristeva s'appuient sur une lecture couplée de Bakhtine et des anagrammes saussuriens. Cette double lecture se reflète dans ses deux premiers articles. Le premier, « Le mot, le dialogue et le roman » (1966), est connu : c'est un exposé théorique des concepts de Bakhtine (dialogisme, ambivalence, carnavalesque…) d'après *Problème de la poétique de Dostoïevski*, où Kristeva introduit en français le concept « d'intertextualité » qui vise à remplacer, explique-t-elle, l'intersubjectivité. Si ce texte est à juste titre présenté comme l'introducteur des idées de Bakhtine en France, on oublie souvent de préciser que celles-ci sont exposées « dans la mesure où elles rejoignent les conceptions de F. de Saussure (« Anagrammes », in *Mercure de France*, fév. 1964) et inaugurent une nouvelle approche des textes littéraires » (Kristeva 1969 [1966] : 85). Les références explicites aux anagrammes saussuriens dans ce texte sont peu nombreuses – pas plus de trois occurrences – mais elles sont révélatrices :

[4] Très schématiquement, cette période, commence dans les années 66-67 et se caractérise, en rupture avec l'apolitisme du groupe *Tel Quel* à ses débuts, par une volonté d'articuler révolution poétique et révolution politique et par un dialogue avec le PCF. Elle culmine avec la parution de *Théorie d'ensemble* en 68 et prendra fin avec le tournant maoïste de 71 (Forest 1995 et Hamel 2014 : 107-147).

[5] Précisons que si Saussure a essayé plusieurs noms pour désigner son hypothèse, deux principalement sont utilisés dans ses cahiers : « anagramme » entre 1906 et début 1908 et « hypogramme » de 1908 à 1909 (sur la variation terminologique dans la recherche de Saussure, *cf.* Wunderli (1972 : 42-54) et Testenoire (2013 : 65-115). « Paragramme », qu'a popularisé Kristeva et qui est majoritairement utilisé dans la réception des années 60-70, n'est utilisé que dans quelques cahiers consacrés à Lucrèce. Par souci de clarté, nous réservons « anagramme » pour l'hypothèse saussurienne et « paragramme » pour la théorie de Kristeva.

> Le *double* serait la séquence minimale de cette sémiotique paragrammatique qui s'élaborerait à partir de Saussure (« Anagrammes ») et de Bakhtine. (Kristeva 1969 [1966] : 89)

> C'est à partir de ce moment-là (de cette rupture qui n'est pas uniquement littéraire, mais aussi sociale, politique et philosophique) que le problème de l'intertextualité (du dialogisme intertextuel) est posé comme tel. La théorie même de Bakhtine (aussi bien que celles des « Anagrammes » saussuriens) est dérivée historiquement de cette coupure. (*Ibid.* : 91)

Le concept d'intertextualité que Kristeva met en place part à la fois du dialogisme bakhtinien et des anagrammes de Saussure.

Avec « Pour une sémiologie des paragrammes », paru en 1967 dans *Tel Quel*, les proportions sont inversées. L'exposé est un développement théorique à partir de l'article de Starobinski où la référence bakhtinienne, si elle est présente, passe à l'arrière-plan. Kristeva ne s'intéresse pas aux détails de la démarche de Saussure, mais elle retient son idée de texte travaillé en son sein par des textes étrangers, dont elle retire plusieurs thèses :

> Cette conception paragrammatique (le mot « paragramme » est employé par Saussure) du langage poétique implique 3 thèses majeures :
> - le langage poétique est la seule infinité du code
> - le texte littéraire est un double : écriture-lecture
> - le texte littéraire est un réseau de connexions. (Kristeva 1969 [1967] : 114)

S'opère dans ce texte une tentative de syncrétisme entre Bakhtine et Saussure, puisque l'adjectif *paragrammatique* est systématiquement employé comme un équivalent – le plus souvent apposé – de l'adjectif *dialogique* :

> Le langage poétique est une dyade inséparable de la loi (celle du discours usuel) et de sa destruction (spécifique du texte poétique), et cette coexistence indivisible du « + » et du « - » est la complémentarité constitutive du langage poétique, une complémentarité qui surgit à tous les niveaux des **articulations textuelles non-monologiques (paragrammatiques)**. (Kristeva 1969 [1967] : 118)

> La pratique sémiotique de l'écriture. Nous l'appellerons **dialogique ou paragrammatique**. (*Ibid*. : 135)

> La sémiotique rencontrera les deux points culminants auxquels deux démarches inséparables – la démarche *grammatique* (scientifique, monologique) et la démarche ***paragrammatique*** **(contestative, dialogique**) – ont abouti. (*Ibid*. : 144)

Le « paragramme » établit un modèle tabulaire du texte conçu comme un espace de connexions multiples. C'est cette conception maximaliste de l'intertextualité, qui intègre chez Kristeva à la fois l'intratexte et l'intertexte, dont Riffaterre tentera de réduire la portée, en s'appuyant également sur les anagrammes saussuriens (Riffaterre 1979) pour en faire un outil opératoire de l'analyse textuelle.

À partir de 1968, avec « Poésie et négativité » et « L'engendrement de la formule », Kristeva introduit le terme et le projet de *sémanalyse* qui coïncident avec la montée en puissance dans son appareillage conceptuel de deux nouveaux cadres théoriques majeurs : la

méta-psychologie freudienne et lacanienne, qui fournit le second élément du composé *sémanalyse*, et la Grammaire Générative Transformationnelle, d'où est issue la représentation du texte en termes de transformation et d'engendrement. Les concepts de « géno-texte » et de « phéno-texte » qu'elle développe à ce moment là – et que popularisa Barthes (1973) – sont directement empruntés aux travaux générativistes de Šaujman et de Soboleva même si Kristeva s'attache à distinguer ses deux concepts des structures profondes et des structures de surface chomskyennes (Kristeva 1969 : 223-228). « Paragrammatisme » perd alors, dans les textes de 1968-1969, son ancrage directement anagrammatique et son sens premier d'espace de connexion de textes ; le « paragrammatisme » désigne dès lors l'action pulsionnelle du signifiant, l'engendrement du « géno-texte ». Les références aux anagrammes qu'on trouve occasionnellement dans les textes postérieurs de Kristeva (1971 : 115 ou 1974 par exemple) ne renvoient plus directement à la démarche de Saussure mais à cette nouvelle acception du paragrammatisme.

Le texte que rédige Kristeva en 1969 pour la préface de *Sémiotiké*, recueil reprenant les articles précités, explicite le rôle que jouent les anagrammes dans sa démarche :

> "…en ce sens, la linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier" (*CLG* : 101). La possibilité est ainsi énoncée pour la sémiotique de pouvoir échapper aux lois de la signification des discours comme système de communication, et de penser d'autres domaines de la *signifiance*. Une première mise en garde contre la matrice du signe est donc prononcée – pour être mise à l'œuvre dans le travail même de Saussure consacré à des *textes*, les *Anagrammes*, qui tracent une logique textuelle distincte de celle régie par le signe. (Kristeva 1969a : 20-21)

Dans son projet d'établissement « d'une science du texte » qui soit « une critique du sens », Kristeva construit rétrospectivement les anagrammes comme l'une des voies de passage de la sémiotique du signe, incarnée ici par le *CLG*, à une sémiotique du texte.

2. Adam : des anagrammes aux opérations de liage du signifiant

La production scientifique d'Adam commence au début des années 70 et permet donc de relier la période de la réception immédiate des anagrammes à aujourd'hui. Dans cette production, la référence aux anagrammes saussuriens n'occupe pas une place centrale ; elle revient néanmoins de manière récurrente. Sans viser l'exhaustivité, on retiendra ici quelques-uns de ses travaux (1976, 1979, 1985, 1991, 2001, 2007, 2011) où le recours aux anagrammes joue un rôle.

Adam consacre, au cours des années 70, deux textes aux anagrammes saussuriens : « Les anagrammes et la déconstruction », en 1976, qui est un exposé sur les perspectives théoriques ouvertes par la découverte des anagrammes où sont développés les *topoï* de la réception de l'époque (subversion du signifié par le signifiant, subversion du sujet par le langage, connexion avec la psychanalyse…) et « Encore les chats », en 1979, qui propose une lecture anagrammatique du premiers vers du fameux sonnet examiné par Jakobson et Levi-Strauss. Ces deux textes souscrivent à la lecture oppositive des anagrammes et du CLG qui prédomine alors. Adam fait sienne la thèse d'une « seconde révolution saussurienne » : les anagrammes permettraient de dépasser « les obstacles épistémologiques » du CLG où se liraient les « présupposés stoïciens, platoniciens, hégéliens de Saussure » (Adam 1976 : 48-50).

Ces deux textes s'appuient sur les interprétations proposées une dizaine d'années auparavant par le groupe *Tel Quel* et par Jakobson ; ils s'achèvent tous deux sur des conclusions programmatiques avec des propositions théoriques fortes :

> En conclusion, le fonctionnement de ce prologue assez long nous a permis de développer la notion de productivité textuelle et de montrer la nécessité d'étendre le concept de *paragramme* du Sa au Sé ainsi qu'à l'intertextualité. (Adam 1976 : 81)

> À leur manière, les *Cahiers d'anagrammes* remettent en cause non seulement la théorie du signe, mais toute linguistique qui exclut le sémiotique du champ de ses investigations. (Adam 1979 : 55)

Les programmes annoncés ne seront pas réalisés, la notion de paragramme ne jouant pas ensuite de rôle considérable dans l'élaboration de la linguistique textuelle d'Adam. Les références aux anagrammes dans ses travaux postérieurs sont réservées à des études de cas – principalement sur Baudelaire (Adam 1985 : 103-118 ; 2007 ; 2011 : 130-133) – avec des emprunts épisodiques au métalangage saussurien : « paragramme » « mot-thème » « paraphrase phonique »…

Par rapport à l'exploitation des anagrammes que fait Kristeva, la lecture d'Adam colle bien plus étroitement au projet de Saussure. Il reproduit le geste saussurien par au moins deux aspects : en mobilisant les anagrammes principalement pour l'analyse de textes poétiques et en restreignant, comme Saussure, l'emploi des concepts anagrammatiques à l'analyse du plan du signifiant[6]. Les anagrammes sont intégrés, chez Adam, aux opérations de liage du signifiant assurant la continuité textuelle. Les hypothèses et le métalangage saussuriens sont utilisés soit pour décrire des phénomènes d'isophonie, itérations phonémiques ou syllabiques qui sont effectivement des facteurs de textualité, soit pour les phénomènes d'« anagrammatisation » – le terme, forgé par Adam, n'est pas de Saussure – c'est-à-dire des allusions phoniques à un thème, renforcés, dans le cas des analyses textuelles d'Adam, par des mises en relations intertextuelles (v. par ex. Adam et Heidmann 2007).

Un seul écrit récent fait exception à cet usage empirique – ou instrumental – de l'hypothèse saussurienne. Il s'agit de l'article « Discours et interdisciplinarité : Benveniste lecteur de Saussure » paru dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* en 2001. Adam entend y démontrer qu'un travail sur la discursivité est à l'œuvre chez Saussure, thèse qu'il étaye par la lecture de trois aspects du corpus saussurien : la note dite « sur le discours », le travail sur les légendes et celui sur les anagrammes. La recherche sur le vers saturniens qui a mené le linguiste aux anagrammes est lue comme « une tentative d'analyse d'un genre discursif » :

> Engagé dans une analyse d'une pratique discursive, il [Saussure] espérait décrire les contraintes que le genre impose à la langue. Au lieu de cela, Saussure a mis le doigt sur une propriété du discours poétique qui remettait radicalement en cause l'ordre du sémiotique et la domination du signe linguistique sur le discours. Le principe de la couplaison des phonèmes a le vers pour unité ; l'anagrammatisation fait éclater le signe qui se diffracte le long de la chaîne verbale. Dans les deux cas, on passe de la logique du signe à l'ordre du discours. (Adam 2001 : 215).

[6] On trouve quelques exceptions à cette restriction aux textes poétiques et au signifiant : dans *Langue et littérature*, par exemple, les anagrammes sont mobilisés pour l'analyse d'un texte de Giono dans lequel Adam détermine des « paragrammes phoniques » mais aussi « sémantiques » (Adam 1991 : 132-140).

La grille d'analyse mobilisée ici – on l'aura reconnue – est la distinction benvenistienne du sémiotique et du sémantique : avec les anagrammes, Saussure découvrirait le « second mode de signifiance » que décrit Benveniste, celui engendré par le discours. Cependant, là encore, cette interprétation ne débouche sur aucune proposition théorique puisque le premier chapitre de *Linguistique textuelle*, paru peu après, qui pose les textes fondateurs de l'analyse textuelle des discours qu'entend développer Adam et qui s'intitule « (re)partir de Saussure, de Benveniste et de Bakhtine »[7], s'appuie principalement, pour ce qui concerne Saussure, sur la note dite « sur le discours » et la recherche anagrammatique n'est pas mobilisée à ce moment là.

« L'immense intérêt de l'intuition saussurienne des anagrammes est avant tout théorique » écrivait Adam en 1976. La promesse de cet intérêt théorique n'aura pas été pleinement satisfaite, l'anagramme devenant dans le reste de ses travaux un outil, parmi d'autres, d'analyse des opérations de liage du signifiant assurant la continuité textuelle. La lecture des anagrammes d'Adam, bien qu'elle n'occupe pas une place centrale dans son projet scientifique, est intéressante car elle révèle alternativement deux intermédiaires dans sa lecture des travaux de Saussure. Le premier est celui de Jakobson et de la poétique post-jakobsonienne – Ruwet, Delas, Dominicy – dont la médiation n'est pas neutre. La lecture des anagrammes proposée par Jakobson est, en effet, singulièrement déformante car elle pose une équivalence entre les travaux de Saussure et la grammaire de la poésie qu'il développe dans les années 60-70. De ce postulat découle une tendance à rabattre les catégories des analyses saussuriennes sur ses propres catégories : « la couplaison » de Saussure devient le « parallélisme », « l'anagramme » devient « la paronomase » et l'interrogation de Saussure sur l'inconscient du procédé devient les « subliminal patterns » chers à Jakobson. Dans cette lecture, l'inconnu est ramené au connu avec un écrasement et une mécompréhension chez Jakobson de ce qui fait la spécificité de la démarche de Saussure (Testenoire 2016b).

Le second intermédiaire qui apparaît plus tardivement est celui de Benveniste. Dans un mouvement similaire à celui qu'accomplit au même moment Meschonnic, Adam relit à la charnière des années 1990 et 2000 les textes saussuriens – et spécifiquement ceux relatifs aux anagrammes – comme une ouverture sur l'ordre du sémantique au sens de Benveniste. Ce qui se fait jour chez Adam, comme chez un grand nombre de linguistes français, est une lecture de Saussure puissamment orientée vers le *télos* benvenistien.

3. Rastier : les anagrammes ou la *semiosis textuelle*

Alors que les travaux de Rastier s'inscrivent depuis les années 70 dans un courant qu'on peut légitimement qualifier de saussurien, les références directes à Saussure sont, chez lui, très rares avant une date récente. Ce n'est que depuis le tournant des années 2000 que le travail de Saussure occupe une place centrale dans sa réflexion. Cet intérêt tardif est directement lié à la parution des *Écrits de linguistique générale* qui fait suite à la découverte de nouveaux manuscrits saussuriens, ainsi qu'à la lecture des travaux de Bouquet (1997), de Fehr (2000) et d'Utaker (2002).

La lecture dite « néo-saussurienne » que propose Rastier dans plusieurs textes (par ex. 2003, 2010, 2015) s'inscrit dans une thèse générale qu'on rappellera sommairement. Il y aurait historiquement, selon Rastier, dans la culture occidentale deux traditions dans les sciences qui prennent le langage pour objet : une tradition qu'il appelle « logico-grammaticale » gagée sur le signe qui serait limitée à la signification et une tradition

[7] Ce titre ne figure que dans la première édition de *Linguistique textuelle*. Dans la deuxième et la troisième édition (respectivement de 2008 et de 2011) la référence à Bakhtine a disparu et le premier chapitre s'intitule « (Re)partir de Saussure et de Benveniste ».

« rhétorico-herméneutique » gagée sur le texte qui rendrait possible une étude du sens. Or, en centrant le projet saussurien sur « la langue en elle-même et pour elle-même » (dernière phrase du CLG ajoutée par Bally et Sechehaye), les éditeurs du *Cours de linguistique générale* auraient réduit la pensée saussurienne à la seule tradition logico-grammaticale alors que les manuscrits de Saussure attestent que sa pensée et ses travaux relèvent de l'autre tradition. Par rapport à la linguistique du signe que propose le CLG, les « textes authentiques » de Saussure, selon Rastier, comporteraient les linéaments d'un modèle textuel du signe et de la sémiotique dont la linguistique n'aurait pas encore pris la mesure.

Saussure revêt donc, dans le discours de Rastier, une valeur programmatique et la place croissante qu'il occupe dans ses travaux est étroitement liée à la problématique du texte. Une importance toute particulière est accordée, dans ce cadre, aux « études textuelles de Saussure », expression désignant à la fois les légendes et les anagrammes[8], ces derniers étant interprétés comme un travail sur la *sémiosis textuelle* :

> Les études sur les anagrammes témoignent d'une réflexion fondamentale sur les corrélations entre le plan des signifiants et le plan des signifiés. On ne trouve pas chez Saussure de théorie du signe isolé, mais plus qu'une théorie *du* signe, une réflexion approfondie sur la notion d'*entité linguistique*, liée à la fin de la clôture ontologique. (Rastier 2009 : 19)

L'appariement du signifiant et du signifié ne se situerait pas, pour Saussure, dans la monade, réduite au lexème, qu'a transmise le *Cours de linguistique générale* mais au palier textuel. C'est ce dont témoignerait le travail sur les anagrammes avec ses analyses des phénomènes de sommation et de diffusion dans l'appariement des plans du contenu et de l'expression au niveau du texte. Cette conception de la *sémiosis textuelle* serait confirmée, selon Rastier, par la recherche contemporaine. Les travaux qu'il cite sont de deux ordres. Sur le plan de l'expression, il mentionne les « méthodes quantitatives sur des corpus », par exemple la thèse de Beaudouin (2002) sur la fréquence de certaines syllabes de noms de personnages dans les pièces de Racine. Sur le plan du contenu, il donne des exemples de diffusion et de sommation de sèmes, par exemple celui du thème de l'ennui dans *Madame Bovary*, exemple qu'il reprend de *Sémantique interprétative*. En définitive, conclut Rastier, les recherches saussuriennes partageraient avec les siennes deux postulats, « deux primats dont elles [lui] inspirent la formulation, sans prétendre pour autant les attribuer à Saussure de manière univoque » (2015 : 161) : (i) la détermination du local par le global, (ii) le primat de la parole, et du texte qui en est une de ses manifestations, sur la langue. En dehors de ces deux principes généraux déduits de la démarche saussurienne, le détail des analyses développées dans les cahiers ne jouent aucun rôle dans son dispositif.

On observe, en somme, chez Rastier, un double mouvement, un échange de bons procédés avec Saussure : les résultats de la linguistique de corpus confirmeraient les intuitions anagrammatiques et, en retour, la démarche saussurienne appuierait les postulats théoriques de sa sémantique interprétative.

Conclusions

On aura pu distinguer, au cours de ce parcours, trois gestes théoriques opérés à partir des anagrammes :

[8] Il existe cependant d'autres études de Saussure qu'on pourrait qualifier de « textuelles ». Sur les raisons de cette restriction aux travaux sur les légendes et les anagrammes, *cf.* Testenoire (2010).

- un geste d'expansion maximale avec Kristeva qui utilise l'hypothèse saussurienne comme un *impetus* pour faire du « paragrammatisme » le principe du poétique,
- un geste, sinon de réduction, du moins de restriction avec Adam qui, dans la veine jakobsonienne, reprend l'anagramme saussurien comme outil d'analyse textuelle,
- un geste à la fois rhétorique et épistémologique avec Rastier qui met l'anagramme au service de son programme scientifique d'une linguistique prenant le texte pour objet empirique. Les anagrammes sont, chez lui, mis en relation avec les découvertes contemporaines en textométrie, en linguistique de corpus ou en sémantique textuelle, ce qui lui permet en retour de légitimer certains de ses postulats théoriques.

Ces trois gestes théoriques ont en commun de proposer, de façon plus ou moins affirmée, un élargissement de l'hypothèse saussurienne à l'analyse sémantique.

Le besoin récurrent qui se fait jour dans les sciences du langage francophones de se référer à une recherche vieille d'un siècle peut interroger, alors même qu'elle n'a pas donné les résultats positifs que Saussure escomptait et alors que nos trois chercheurs délaissent certains de ses aspects, spécifiquement ceux relatif à la justification historique de l'hypothèse anagrammatique. Le réinvestissement du travail d'une figure tutélaire sous l'angle de la problématique textuelle correspond, de toute évidence, à la nécessité que ressent la linguistique de légitimer sa prétention à disputer l'objet « texte » à d'autres traditions d'analyse : la philosophie, l'herméneutique, la rhétorique ou la sémiotique. Indépendamment de ces stratégies disciplinaires, des raisons conceptuelles consistantes peuvent expliquer cet intérêt pour les anagrammes que les connexions mobilisées par Kristeva, Adam ou Rastier n'ont pas épuisé. D'autres problématiques textuelles sont, en effet, explicitement thématisées dans les manuscrits d'anagrammes saussuriens. Pour conclure, nous en présenterons rapidement deux.

La question des collocations lexicales, tout d'abord, est clairement posée par Saussure. Alors même que la spécificité de ses recherches métriques et poétiques est de se baser sur l'unité du mot, il formule l'hypothèse que certains lexèmes draineraient dans les textes d'autres mots qui leur feraient écho :

> Au sujet des cas, qui auront à être réunis,
> -comme Xerxes appelant exercitus
> -Noms en -machus appelant magnus, magnitudo etc.
> -Spitamenes – tamen, etc.
> Supposons et accordons que les hypogrammes n'existent pas ; ~~que par conséquent~~ ⟨qu'il est donc bien entendu que⟩ ~~la présence quasi-régulière~~ ⟨le retour⟩ de ces mots dans l~~a~~⟨es⟩ même⟨s⟩ phrase⟨s⟩ ~~où figurera~~ respectives où figurent Xerxes, Lysimachus, Spitamenes, etc... ne peut ~~reposer sur~~ ⟨tenir par aucun lien à⟩ une imitation ⟨phonique⟩ de ces noms. Nous serons fondés à demander alors sur quoi ~~elle~~ repose cette association, car elle est incontestable. (Saussure, BGE, Ms. fr. 3965/11, f. 21)[9]

Autre problématique explicitement thématisée chez Saussure : la tension entre la dimension linéaire et non linéaire du texte. Cette tension, fréquemment confondue par la réception avec le problème de la linéarité du signifiant, est à l'œuvre, par exemple, dans les cahiers consacrés à Homère où Saussure identifie une structuration séquentielle des poèmes homériques avec la notion de « morceaux » qu'il définit comme des unités textuelles formées par et autour d'un

[9] Sur cet aspect de la recherche saussurienne (Bravo 2011 : 146 et seq).

même « mot-thème »[10]. Il insiste, dans ses analyses, sur la dimension réticulaire de l'organisation textuelle qui résulte de ces « morceaux » s'annonçant les uns les autres, comme ici avec la description des réseaux formés par les anagrammes dans un passage de l'*Odyssée* :

> J'avais remarquée qu'une partie des petits paragraphes de la Nekyia, dont le caractère est de faire surgir d'instant en instant un nouveau personnage ⟨et un nouveau tableau⟩ comme « Tantale », « Sisyphe », etc. s'annoncent l'un l'autre par leur contenu anagrammatique. Ainsi c'est pendant qu'il est encore question d'Achille que les anagrammes commencent à dire clairement : « Τελαμωνιάδης », annonçant le morceau qui va suivre à partir de 543 sur Αἴας Τελαμωνιάδης. L'anagramme est déjà [—] présent dans les vers 536-37 (et peut-être plus haut), mais devient intense dans 539 avec le complexe καΤασφοδελον λειμωνα, avant, je le répète, qu'on ait quitté le sujet d'Achille, deux vers avant l'alinéa, et quatre vers avant la mention formelle du Télamoniade.
> Or, de même, l'entrée en scène d'Héraclès est annoncée pendant qu'il est question encore de Sisyphe au morceau précédent, – d'ailleurs par un anagramme incomplet (ἄκρον ὑπερβαλέειν, 597, jouant sur βίην Ἡρακληείην ; 601). À son tour Sisyphe est annoncé **[10]** dans le morceau qui concerne Tantale (soit par 589 qui est l'anagramme du vers 593 moins Σίσυφον, soit par 584-85, et 590-91 visant Σίσυφον). Semblablement le morceau sur Agamemnon paraît annoncé d'avance (374-75 et 380-81). (Saussure 2013 : 357)

On peut légitimement envisager qu'en prenant en compte le détail des analyses anagrammatiques développées dans les cahiers – peu ou pas exploitées jusqu'ici – l'approche linguistique du texte trouvera encore matière à alimenter sa réflexion.

Références

Adam J.-M., « Les anagrammes ou la déconstruction » *in* Adam J.-M et Goldenstein J.-P., *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse, 1976, pp. 42-82.

_____, « Encore les chats », *Poétique*, 37, 1979, pp. 43-55.

_____, *Pour lire le poème*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1985.

_____, *Langue et littérature. Analyses pragmatiques et textuelles*, Paris, Hachette, 1991.

_____, « Discours et interdisciplinarité : Benveniste lecteur de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 54, 2001, pp. 201-218.

_____, *La linguistique textuelle*, Paris, Armand Colin, 2011, 3eed.

Adam J.-M. et Heidmann U. « Entre recueil et intertextes : le poème. Autour de l'insertion de « Sonnet d'automne » dans *Les Fleurs du Mal* de 1861 » *Semen* 24, 2007, pp. 123-144.

Barthes R., « Texte (théorie du) », *Encyclopedia Universalis*, 1973.

Beaudouin V. *Mètre et rythmes du vers classique : Corneille et Racine*, Paris, Champion, 2002.

Bouquet S. *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris, Payot, 1997.

Bravo F., *Anagrammes. Sur une hypothèse de Ferdinand de Saussure*. Limoges, Lambert-Lucas, 2011.

Cruz M., Piovezani C. et Testenoire P.-Y. (éds.). *Le discours et le texte : Saussure en héritage*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2016.

[10] Sur la notion de « morceaux » et ses implications (Testenoire 2013 : 213 et seq).

Fehr J., *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris, Presses Universitaires de France, 2000.
Forest P. *Histoire de Tel Quel. 1960-1982*, Paris, Seuil, 1995.
Gandon F., *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers d'anagrammes consacrés au* De Rerum Natura, Louvain – Paris, Peeters, 2002.
Hamel J.-F., *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*. Paris, Minuit, 2014.
Kristeva J., *Σημειωτικὴ. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
_____, « Du sujet en linguistique », *Langages*, 24, 1971, pp. 107-126
_____, *La révolution du langage poétique*. Paris, Seuil, 1974.
Rastier F., *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.
_____, « Saussure et les textes » *Texto !* , vol. XIV, n°3, 2009.
_____, *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.
Riffaterre M., *La production du texte*. Paris, Seuil, 1979.
Saussure de F., *Anagrammes homériques*. Ed. P.-Y. Testenoire, Limoges, Lambert-Lucas, 2013.
Starobinski J. *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris, Gallimard, 1971.
Testenoire P.-Y., « Deux pièges de la réception des anagrammes : chronologie et édition des cahiers », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 63, 2010, pp. 95-112.
Testenoire P.-Y., *Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013.
Testenoire P.-Y., « L'ombre du *Cours* : 1960-1980 », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry (RS/SI)*, 34, 2016, pp. 209-227.
Testenoire P.-Y., « Poétique saussurienne, poétique jakobsonienne : quels rapports ? » in Assunção C., Fernandes G. et Kemmler R. (Éds), *History of Linguistics 2014*. Amsterdam/ Philadelphia, John Benjamins, 2016b, pp. 219-231.
Utaker A., *La philosophie du langage : une archéologie saussurienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.